

d'écrire. Nous l'en remercions, et nous lui laissons de nouveau la parole : " Constatons, cependant, dit-il, que la nécessité de vivre a amené certaines améliorations dans la culture des terres, à l'est même de Québec, et que, d'un autre côté, *la plupart des collèges canadiens, depuis plusieurs années*, donnent quelque enseignement commercial à ceux qui se destinent au cours classique. Dans deux ou trois collèges ce cours commercial préparatoire est même excellent. "

L'enseignement n'est donc pas resté dans le *statu quo* depuis Mgr de Laval. Alors, pourquoi avoir affirmé le contraire tout à l'heure ?

Quelques pages plus loin, M. Poirier atténue encore ce qu'il dit au cours de la même digression, et nous tenons à le faire remarquer par une nouvelle citation. " Ceux qui, écrit-il, demandent aujourd'hui à grands cris des réformes brusques dans notre enseignement secondaire, devraient se souvenir qu'on ne réforme pas du jour au lendemain un système hiératique vieux comme les siècles et respectable autant par son antiquité même que par les grands services rendus. "

Cette digression provoque une autre réflexion, et plus d'un lecteur n'aura pas manqué de la faire. M. Poirier décerne à son héros le titre de sauveur national, prétend avec raison qu'il est le plus grand bienfaiteur de sa patrie d'adoption et que, si, dans cent ans, la langue française est encore parlée parmi les Acadiens, ils en seront redevables, après Dieu, au R. P. Lefebvre surtout. Pourquoi ? Parce qu'il a fondé un collège qui, nous le savons, ne diffère pas essentiellement des collèges de la province de Québec, qui font si piteuse mine, dans son humble opinion.

Dans ce cas, le R. P. Lefebvre n'a pas seulement fait preuve d'humilité — en tuant dans l'œuf le projet de lui élever une statue, et en écrivant à ce sujet : " En vérité, malgré mes nombreux péchés, je ne croyais pas mériter une pareille humiliation. Gardez ce secret pour vous, afin de m'épargner le ridicule qui écornerait furieusement ma trop petite dose d'humilité. "

Dans cette digression, — et c'est bien le tour le plus cruel que l'on puisse se jouer, — l'auteur de la vie du P. Lefebvre ruine par la base le monument à l'érection duquel il a consacré trois années de labeur. Dans un moment malheureux, il démolit d'une main, sans paraître le soupçonner, ce qu'il est en train d'édifier.